

MATRIES

Terres Lointaines



Gabriel Gill-Beauchemin

Gabriel Gill-Beauchemin

Matries, Terres
Lointaines

© Gabriel Gill-Beauchemin, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4509-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

CHAPITRE 1

Au bord du drame

Un sillage rapide remontait le ruisseau. Miriam ignorait encore comment elle allait s'y prendre pour capturer le poisson trop vif. Elle avait bien tenté quelques coups avec sa fouine, mais en vain. Au moindre geste brusque sa proie s'esquivait comme les étincelles du soleil dans les sillons rapides du cours d'eau. Si elle capturait une aussi belle prise, elle saurait sûrement se faire pardonner son incartade.

L'eau froide de cette fin de matinée de printemps la glaçait jusqu'aux mollets. Pieds nus, elle ne saurait continuer longtemps de marcher sur les cailloux acérés qui la blessaient, réfléchit-elle. Les pierres plus grosses, glissantes comme de l'argile mouillée, ne l'aidaient pas non plus dans sa quête. Une main droite tremblante serrait l'engin de pêche, alors qu'elle avançait péniblement en tenant de l'autre sa robe et son jupon. Il n'y avait plus que l'orgueil qu'elle puisait de ses racines écossaises pour poursuivre encore. Cette fois, elle se résignait : une dernière, une ultime tentative pour capturer le poisson et elle y renoncerait. Mais, où était donc passé le fugitif ? La jeune paysanne avançait prudemment.

Soudain, elle sentit une chair glacée lui caresser les chevilles. Elle ne put s'empêcher de pousser un cri sec et aigu. Par un violent frémissement éclaboussant les jambes de l'agresseuse, la truite s'échappait vers l'aval. Dans un geste trop brusque induit par la surprise, la jeune fille glissa et se retrouva les fesses dans quelques centimètres d'eau sur une large pierre froide, gluante d'algues. Un spasme et elle était sur les genoux. Miriam allait céder à une pulsion de colère quand, levant les yeux, elle vit une silhouette accroupie qui, visiblement amusée, l'observait.

La fraction de seconde qui suivit jugea du danger dans lequel elle se trouvait. Elle avait déjà vu quelques Amérindiens lorsque sa famille était passée à Springfield, mais ils ne portaient pas des habits semblables. « Les Sauvages des Français sont par ici ! » conclut-elle d'instinct.

Elle avait appris que des massacres avaient eu lieu dans les états voisins quelques mois auparavant. La Nouvelle-Angleterre avait connu quelques années de paix, mais après la reprise des hostilités entre la France et l'Angleterre, elle

replongeait dans la hantise des raids par les bandes amérindiennes ennemies.

Une terreur l'envahit. Sans prendre le temps de ramasser l'engin de pêche qu'elle venait de lâcher, elle regagna la rive à petits pas rapides et douloureux. Un bruit émanait du plus profond de ses entrailles alors que ses larmes abondantes déformaient la forêt devant elle. À vingt mètres plus en amont, le gaillard revêtu d'une large cape noire et tenant en main une longue carabine s'élança à son tour. Retournant la tête, elle le vit traverser le ruisseau en trois bonds sûrs. Pour lui, cela parut si facile. Elle eût dit un cerf ou plutôt un élan, tant, dans la panique, cette silhouette plus haute sur la pente lui sembla imposante.

Un gémissement incontrôlable jaillit de ses lèvres entrouvertes, ses dents étant serrées à rompre les muscles de sa mâchoire. Elle lança à nouveau un regard vers l'arrière mais, cette fois, il avait disparu ; il s'était évanoui dans la forêt. Elle reprenait peu à peu ses esprits et sa raison lui enjoignait de courir, et de courir toujours. Même si elle n'était plus tout à fait certaine de la direction qu'elle avait choisie, il fallait déguerpir.

L'épais coton de son vêtement nuisait à sa fuite et, déjà, la seule remontée du petit talus qu'elle venait de franchir pour reprendre la piste, l'avait grandement essoufflée. Comment donc parviendrait-elle à parcourir les trois kilomètres qui la séparaient de chez elle ? Elle réalisait un peu tardivement l'imprudence dont elle avait fait preuve. Non seulement avait-elle désobéi à son père en s'éloignant autant, mais encore avait-elle renvoyé son frère, qui n'avait cessé de la harceler pour qu'elle renonce à son projet de revenir à la pêche dans ce ruisseau. Elle n'avait eu en main qu'une fouine à harponner le poisson dans un bois où l'ours abonde et où une rencontre avec un couguar était encore possible. Mais voilà qu'elle se retrouvait en face de la bête la plus redoutable : le « Sauvage ». Si seulement elle avait gardé la carabine. Et puis non, tout ça n'avait aucun sens et elle n'aurait jamais dû s'éloigner autant.

En reconnaissant l'endroit par où elle était venue, elle se savait dans la bonne direction ; c'était un élément important pour son salut. Bientôt elle parviendrait au champ de Mister Pitt et peut-être, espérait-elle, le sentier deviendrait-il moins dur pour ses pieds meurtris. Si les feuilles laissées par l'automne fournissaient une piste matelassée et confortable dans l'ensemble, les branches qu'elles dissimulaient parfois composaient autant de pièges sournois. De temps à autre, les jambes cédaient sous la douleur, ou encore, c'était une cheville qui se

renversait, risquant alors de provoquer une chute fatale.

Déjà, le regard portait plus loin dans cette forêt d'érables encore privés de feuilles. La clairière était juste devant. Un nouvel espoir naissait en elle. « Une autre étape de franchie ! », pensa-t-elle victorieusement. Elle s'apprêtait à jeter un coup d'œil furtif par derrière lorsqu'elle sentit tout son corps s'appesantir. Une lourde main s'était posée sur son épaule droite. Des sentiments d'épouvante et d'incrédulité s'entremêlaient. Cela ne se pouvait, il ne s'agissait que d'un cauchemar et elle allait se réveiller ! Alors, dans un gémissement, elle s'effondra, foudroyée par la peur.

Elle ne distinguait pas ce que l'homme lui racontait, tout en reconnaissant les intonations d'une langue qui lui était familière. Le timbre de la voix était grave mais harmonieux. Agenouillé à ses côtés, il semblait désormais moins redoutable. Il n'avait plus sa carabine et il avait abandonné sa cape en forêt. Il était jeune, de toute évidence bien en-deçà de la vingtaine. Les cheveux bruns avec quelques reflets plus clairs étaient longs et retombaient en cavalcades animées sur ses épaules. Des lèvres bien dessinées laissaient paraître des dents blanches comme un frimas de février ; il était beau !

Il souriait timidement. Ses yeux légèrement bridés et moqueurs ne semblaient pas méchants du tout. Au contraire, brillant comme l'opale, ils la fascinaient de plus en plus ; elle s'y perdait dans le noisette et un reflet d'émeraude. Elle réalisa que de larges mains lui rapportaient ses chaussures, tel un bon toutou. Puis, peu à peu, les sons prirent leurs sens.

— Mademoiselle ! Mademoiselle ! Vos chaussures ! Ce sont vos chaussures ! Vous en avez besoin ! N'ayez pas peur, je ne vous ferai aucun mal.

Il tenait les petits souliers de cuir noir fabriqués par les colons de la Nouvelle-Angleterre. Ceux-ci étaient joliment cousus comme pour donner un peu d'élégance à la jeune fille qui les porterait. Ils s'attachaient avec un lacet, une grosse ficelle qui les enjolivait. Elle ne percevait pas véritablement d'accent dans ses paroles. « Puisqu'il parlait si bien l'anglais, il ne pouvait s'agir d'un ennemi. » pensa-t-elle naïvement.

— J'ai eu peur... Vous m'avez fait très peur ! avoua-t-elle en retenant les sanglots qui remontaient pour exorciser son angoisse.

— C'est ma faute, je m'y suis mal pris ! Je n'ai pas bien agi... admit-il sans qu'elle ne comprît tout le sens de ses mots.

Il était vrai, en effet, qu'il avait pris cette course pour un jeu, éprouvant un certain plaisir à effrayer une jeune Américaine. Cela lui était venu comme une pulsion soudaine qu'il n'avait pas réellement cherché à dominer. Peut-être était-ce une douce vengeance à l'endroit de ceux qui n'avaient que mépris pour son peuple.

Elle remit ses souliers et noua ses lacets, cherchant à dissimuler dans quelques soupirs discrets les spasmes de la peur qui l'étreignaient encore. Il n'osait trop la regarder, mais restait fasciné par la couleur de ses cheveux. Jamais il ne se souvenait d'en avoir vu d'aussi clairs. Ils étaient éblouissants comme le soleil et le bonnet immaculé, rabattu sur la nuque de la jeune femme, venait en accentuer l'effet. Ils lui apparurent aussi soyeux que les fibres des fruits de l'asclépiade quand ils éclatent aux premiers gels d'automne. C'était cette même impression de douceur qu'il avait ressentie en posant sa main sur son épaule à travers sa longue chevelure blonde.

Les yeux de Miriam le fascinaient également. Ils lui paraissaient si doux. « Comment un être humain pouvait-il en posséder de semblables ? » Toutefois ce bleu magnifique cachait le tempérament impétueux d'une jeune fille qui pouvait prendre les manières d'une véritable virago. En cet instant, il n'y voyait que les eaux calmes d'un grand lac quand l'azur s'y noie. Puis sa vue se posa sur le châle de son interlocutrice avec insistance. Il devint plus audacieux.

Croyant percevoir un regard indiscret de la part de ce dernier, elle referma plus haut sur son cou la pièce d'étoffe qu'elle portait. Comme il insistait encore et allait la toucher, elle toussota et prit un air indigné. Elle cherchait à cacher ainsi la crainte qui s'éveillait à nouveau en elle. L'attitude qu'elle adopta ne la rendait que plus belle encore.

— Je suis désolé ! dit-il en se ressaisissant : C'est un tartan, n'est-ce pas ?

Et d'ajouter :

— Alors, les femmes anglaises portent aussi des tartans ?

L'accent devenait plus évident lorsqu'il cherchait ses mots.

— Mais je ne suis pas Anglaise ! Je suis Écossaise ! répliqua-t-elle spontanément.

Cette question intrigua la demoiselle : « Comment pouvait-il reconnaître cette étoffe que plusieurs anglais ne parvenaient pas même à nommer ? » « Quel

étrange Indien que celui-ci ! » pensa-t-elle.

— Qui vous a appris ce que c'est ? demanda la jeune femme.

Comme elle s'apprêtait à se lever, il lui offrit la main pour l'aider à le faire. Prise d'étonnement, elle accepta. Aucun garçon n'avait jamais démontré autant d'attention envers elle, personne n'avait encore été d'une telle courtoisie à son égard. Ces galanteries n'étaient-elles pas réservées aux princes et aux princesses dans les palais d'un autre monde que celui où sa famille vivait désormais ?

Le curieux rêve se poursuivait sans qu'elle eût quelque contrôle que ce fût sur lui. Elle le fixa et en se remettant sur ses pieds, elle resta interdite et muette. Alors, en gardant le sourire, il détourna le regard.

Maintenant debout, elle insista :

— Vous ne répondez toujours pas à ma question !

Il mit alors la main au sac en bandoulière qu'il portait presque dans le dos. Au même moment, un coup de feu retentit. Fort de son instinct guerrier, il plongea au sol alors que la jeune femme s'écroulait dans un gémissement.

L'Amérindien avait aussitôt repéré l'agresseur : un gamin mal dissimulé derrière un arbre. L'arme fumait encore. L'enfant la laissa tomber et demeura là, sidéré. Le jeune métis se tourna plutôt vers la demoiselle gisant sur les feuilles brunies, le front maculé de sang. Après quelques imprécations proférées à voix basse dans son dialecte, il vociféra dans un fort bon anglais :

— Vous êtes fou ou quoi ? Qu'est-ce qui vous a pris de tirer dans notre direction ? Vous l'avez peut-être tuée !

Sur ce, oubliant sa peur, le petit homme s'élança vers eux en hurlant à répétition :

— Miriam ! ... Miriam ! ... Miriam !

Après s'être agenouillé à ses côtés, Guillaume le rassura :

— Elle saigne mais, heureusement, c'est superficiel !

Il détacha habilement la coiffe qui le gênait dans son intervention. Puis il essuya avec attention et douceur, la plaie de la pointe du tartan qu'elle portait. Il constata qu'il y avait un bout de plomb sous le cuir chevelu. Le dégager lui sembla trop hasardeux. Il savait qu'il pouvait salir davantage la blessure et

provoquer une infection, ou encore, peut-être déclencher une hémorragie. Il fallait trouver un endroit plus propice pour cette intervention délicate.

— Vous la connaissez donc ? demanda-t-il au garçon qui était parvenu jusqu'à eux.

— C'est ma sœur ! dit-il en larmes.

— Elle est blessée à la tête. Il faut la ramener à la maison. Vous habitez loin d'ici ?

— C'est à peine plus d'un mile ! reprit-il.

Cela ne correspondait pas à ses notions de distance et ne lui permettait pas de trouver un quelconque parallèle avec la course de l'astre dans le ciel. Il connaissait cependant les hommes blancs et il savait que leurs enfants ne s'éloignaient jamais très loin. Le sentier était propre et donc fréquenté avec régularité. C'était là le meilleur indice. Il ne fallait pas chercher trop à comprendre, il ne parviendrait pas à obtenir une explication plus claire.

Il remarqua que la jeune fille avait un large foulard dans une poche. Il le saisit, le roula sur sa cuisse d'une main, puis banda la plaie. La jolie jeune femme ouvrait les yeux en reprenant ses esprits :

— Ne craignez rien, mademoiselle, je vais vous porter. Vous devez rester calme. Je vous promets que tout ira bien !

Elle lui sourit, rassurée. Il en ressentit un courage nouveau et des forces neuves. Il se pencha un peu plus et la cueillit tel un objet fragile et précieux qu'il appuya contre lui avec fermeté. Il ressentit comme une morsure aux côtes. Il réalisa alors qu'il avait été touché également. Une grimace s'inscrivit sur son visage. Cela éveilla l'attention du petit frère.

— Vous êtes blessé, en ajoutant avec hésitation : Monsieur !

Du sang tâchait sa veste.

— Ce n'est rien ; une égratignure.

— Mais vous saignez ! insista-il.

L'autre fit mine de ne rien entendre.

— Va devant, dit alors l'Amérindien, et indique-moi le chemin !

— Oh ! C'est très simple, nous n'avons qu'à suivre le sentier. C'est la première chaumière que nous rencontrerons ! précisa le garçon.

— Mais au fait, comment t'appelles-tu mon gars ?

— Moses... Moses Mackenzie ! répondit-il.

— Et moi, c'est Guillaume !

N'ayant pas vraiment saisi ce nom aux consonances françaises, le gamin prit les devants comme on le lui demandait. En passant, Moses reprit la carabine qu'il avait laissée tomber, puis revint sur le sentier.

Guillaume ne tarda pas à prendre la tête. Bien qu'entraîné à ce genre d'exercice, le gamin peinait à le suivre. Pourtant, l'Amérindien ne courait pas. Du talon à la pointe, les pieds roulaient en douceur sur le sol. Ainsi les chocs de la marche se trouvaient absorbés par la longueur du corps du gaillard. Même dans les endroits dévastés par la fonte printanière, le corps de la jeune blessée semblait voler sur un nuage entre le ciel bleu et la terre ocre qui redonnait partout la vie, cette vie qui ressurgissait tout autour d'eux.

Après un moment, le jeune homme réalisa le risque qu'il prenait en la ramenant chez elle. En effet, cette décision pouvait le conduire à la mort. Pourtant, il ne se résignait pas à l'abandonner à son sort. Cet endroit était trop dangereux et ce n'était certes pas ce gamin qui aurait pu la ramener seul.

Son imagination se mit en action et il songeait à toutes les hypothèses. Peut-être serait-il simplement abattu par les colons anglais. Ce qu'il craignait surtout, c'était d'être livré aux cruels Iroquois, leurs ennemis jurés et fidèles alliés des Britanniques. On lui avait raconté qu'à une première rencontre dans des jours de paix, ceux-là pouvaient leur couper le petit orteil. Il anticipait qu'être capturé sur leur territoire en temps de guerre le conduirait à mourir de la manière la plus atroce. Devenait-il fou ? Mais depuis quelques jours, la vie le dégoûtait, elle n'avait plus aucune importance pour lui et, pour le moment, il se refusait à rentrer au village d'où il était venu.

Voilà que les saignements sur le front de la blessée s'étaient taris. Tantôt une lippe de douleur, puis un sourire timide et la jeune femme refermait les yeux sans le moindre gémissement. Se laisser porter, se laisser bercer. Elle goûtait un bien-être nouveau, qu'elle n'avait encore jamais éprouvé. Le mal pourtant réel disparaissait parfois totalement. Elle se croyait assez forte pour marcher mais